

Lecture Biblique : Matthieu 20,1-16

« Voici, en effet, à quoi ressemble le royaume des cieux : Un maître de maison sortit tôt le matin afin d'embaucher des ouvriers pour sa vigne. Il se mit d'accord avec eux sur le salaire à leur payer, une pièce d'argent par jour, et les envoya dans sa vigne. Il sortit de nouveau à neuf heures du matin et en vit d'autres qui se tenaient sur la place sans rien faire. Il leur dit : "Allez, vous aussi, travailler dans ma vigne et je vous donnerai un juste salaire." Et ils y allèrent. Le maître de maison sortit encore à midi, puis à trois heures de l'après-midi et fit de même. Enfin, vers cinq heures du soir, il sortit et trouva d'autres hommes qui se tenaient là. Il leur demanda : "Pourquoi restez-vous ici tout le jour sans rien faire ?" – "Parce que personne ne nous a engagés", répondirent-ils. Il leur dit : "Eh bien, allez, vous aussi, travailler dans ma vigne."

Quand vint le soir, le maître de la vigne dit à son contremaître : "Appelle les ouvriers et paie à chacun son salaire. Tu commenceras par les derniers engagés et tu termineras par les premiers engagés." Ceux qui s'étaient mis au travail à cinq heures du soir vinrent et reçurent chacun une pièce d'argent. Quand ce fut le tour des premiers embauchés, ils pensèrent qu'ils recevraient plus ; mais on leur remit aussi à chacun une pièce d'argent. En la recevant, ils critiquaient le maître et disaient : "Ces ouvriers engagés en dernier n'ont travaillé qu'une heure et tu les as payés comme nous qui avons supporté la fatigue d'une journée entière de travail sous un soleil brûlant !" Mais le maître répondit à l'un d'eux : "Mon ami, je ne te cause aucun tort. N'as-tu pas convenu avec moi de travailler pour une pièce d'argent par jour ? Prends donc ton salaire et va-t'en. Je veux donner à ce dernier embauché autant qu'à toi. N'ai-je pas le droit de faire ce que je veux de mon argent ? Ou bien es-tu jaloux parce que je suis bon ?" Ainsi, ajouta Jésus, ceux qui sont les derniers seront les premiers et ceux qui sont les premiers seront les derniers. »

Prédication

« Les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers. »

On entend souvent cette parole de Jésus comme une consolation pour plus tard. Une promesse pour après la mort. Une sorte de compensation différée : ici-bas c'est dur, mais un jour Dieu remettra tout en ordre. Le problème, c'est que Jésus ne parle pas comme cela. Jésus ne dit pas : "Le Royaume viendra peut-être un jour, patience." Il dit : "Le Royaume s'est approché." Il est là. Il commence maintenant. Ici. Dans nos vies, dans nos choix, dans nos peurs, dans nos attachements.

Et c'est précisément cela qu'il faut entendre. Car le Royaume, Jésus ne va pas le placer d'abord dans nos prières ou notre culte. Il va le placer là où nous sommes le plus facilement fascinés, le plus facilement capturés, le plus facilement asservis : dans notre travail, dans notre argent, et dans notre désir de réussir. Autrement dit, cette parabole parle à tout le monde. À celui qui travaille trop. À celui qui ne sait plus très bien pourquoi il travaille. À celui qui a peur de manquer. À celui qui calcule. À celui qui compare. À celui qui se croit arrivé. Je vous propose donc de suivre la parabole dans son ordre. Trois étapes, très simples : notre rapport au travail, notre rapport à l'argent, et notre rapport à l'efficacité.

1. Notre travail : une grâce, mais pas un dieu

Avez-vous remarqué l'obstination du maître ? Il sort tôt le matin. Puis à neuf heures. Puis à midi. Puis à trois heures. Puis encore à cinq heures. Il sort, il ressort, il insiste, il cherche, il embauche. Pourquoi cette lourde insistance ? Est-ce parce qu'il manquerait de bras ? Peut-être. Mais je crois surtout que Jésus veut nous faire entendre autre chose : ce n'est pas seulement le maître qui a besoin d'ouvriers, ce sont aussi les ouvriers qui ont besoin d'être appelés. L'être humain n'est pas fait pour flotter dans la vie comme un consommateur assis dans un caddie. Il a besoin de servir, de contribuer, de créer, de porter du fruit, de sentir que sa vie n'est pas vide. De ce point de vue, le travail est une grâce. Malgré sa pénibilité. Malgré sa fatigue. Malgré ses pesanteurs. Et le chômage est un malheur, parce qu'il met à nu cette question terrible : à quoi est-ce que je sers ?

Jésus nous oblige ici à l'entendre : la consommation n'est pas une option spirituelle. Vivre seulement pour recevoir, accumuler, profiter, occuper son temps, ce n'est pas vivre. Dieu veut que chacun travaille dans sa vigne, parce qu'il veut que chacun porte du fruit.

Alors bien sûr, dans la parabole, certains répondent : « *Personne ne nous a embauchés.* » Parfois c'est vrai. Mais parfois, pardonnez-moi, c'est aussi une excuse bidon. "On ne m'a rien demandé." "Je pensais que d'autres le feraient." "Je n'étais pas concerné." Soit ils sont restés à la maison sur le canapé, smartphone à la main, soit ils se sont bouché les oreilles pour ne pas entendre celui qui les appelait. Et vous qui êtes là ce matin, vous ne pouvez pas dire que vous n'avez pas entendu.

Attention, ce n'est pas de l'Église dont il s'agit d'abord, mais du monde. Là est la vigne du Seigneur. Là est le lieu de votre engagement, de votre mission, de votre vocation. La vraie question n'est donc pas seulement : "Est-ce que je travaille ?" La vraie question est : "Sous quelle souveraineté est-ce que je travaille ?"

Car le travail peut devenir un maître. Il peut donner une identité. Il peut absorber tout l'espace. Il peut voler le repos. Il peut vous faire croire que votre valeur dépend de votre rendement. Il peut vous enfermer dans cette illusion redoutable : je suis ce que je fais.

Sanctifier son travail, c'est justement refuser cela. Sanctifier son travail, ce n'est pas rajouter un petit vernis religieux sur un agenda déjà saturé. Sanctifier son travail, c'est le mettre sous la souveraineté de Dieu. C'est dire : mon travail est important, mais il n'est pas ultime. Il donne du sens à ma vie, mais il n'est pas le sens ultime de ma vie. Il n'en est que l'outil, le médium, l'instrument. Et donc, oui, mon travail n'a pas et ne peut pas avoir le dernier mot dans ma vie. J'ai droit à la déconnexion. Je ne me résume pas à ce que je fais. Je ne suis pas obligé de toujours lui obéir.

Je précise, pour éviter les contresens : je ne suis pas en train de proposer une prime aux tire-au-flanc. Dieu n'idéalise pas l'oisiveté. Mais Dieu refuse que le travail devienne un dieu.

2. Notre argent : un outil, oui, mais pas neutre

Puis vient le soir. Le maître dit à son contremaître : « *Appelle les ouvriers et paie à chacun son salaire.* » Alors parlons-en. Parlons argent. Parlons finances. Puisque, de toute

façon, si nous travaillons, c'est aussi en grande partie pour gagner de l'argent. Le principal, ici, c'est que l'argent n'est pas un sujet seulement technique. L'argent est un sujet spirituel. L'argent n'est pas seulement un outil. C'est une puissance. L'Évangile lui donne même un nom : Mammon. Pourquoi ? Parce que l'argent ne sert pas seulement à acheter. Il promet. Et ce qu'il promet est immense. Il promet la sécurité. Il promet l'autonomie. Il promet la reconnaissance. Il promet la liberté. Il promet parfois même une revanche sur la vie : "Avec moi, tu ne dépendras de personne."

Je vous propose un petit exercice intérieur, très simple : prenez mentalement une pièce, un billet, votre carte bancaire, votre appli, ce que vous voulez. Regardez-le en pensée. Et demandez-vous : qu'est-ce que j'attends vraiment de toi ?

Du pain, bien sûr. Mais pas seulement. J'attends aussi d'être rassuré. D'être protégé. D'être reconnu. D'avoir prise sur l'avenir. Vous voyez : on dit souvent que l'argent, c'est matériel. En réalité, cela touche à des choses très spirituelles : la peur, le désir, l'identité, l'avenir. Et c'est là que le problème commence. Quand on attend de l'argent ce qu'il ne peut pas donner, il devient un faux dieu.

L'argent peut acheter un lit, mais pas le sommeil. Il peut acheter une maison, mais pas un foyer. Il peut acheter des médicaments, mais pas la santé. Il peut acheter des amusements, mais pas le bonheur. Il peut acheter de la religion, mais pas le salut. Et, sauf erreur de ma part, on n'a jamais vu un coffre-fort suivre un corbillard. Autrement dit, l'argent ment quand il se prend pour le salut.

Et c'est pour cela que Jésus va plus loin encore dans la parabole. Le maître ne paie pas au mérite. Il introduit autre chose. Non pas un simple salaire, non pas un dû, non pas un droit à revendiquer, mais un accord. *N'as-tu pas convenu avec moi de travailler pour une pièce d'argent par jour ?* Et vous avez là une intuition magnifique : le mot grec a donné "symphonie". Une entente harmonieuse. Un cœur à cœur. Une alliance.

Dans un salaire, chacun calcule. Dans un accord, chacun s'engage. Dans un contrat, on défend son dû. Dans une alliance, on se donne. Or Dieu, lui, ne donne pas à moitié. Il donne son amour, sa vie, sa grâce, son pardon, son Royaume. Bref, il se donne tout entier. Et nous ? Nous calculons, nous mesurons, nous quantifions, nous soupesons.

La vraie question n'est donc pas : combien ? La vraie question est : qui décide ? Est-ce ma peur de perdre ? Est-ce mon besoin de paraître ? Est-ce mon envie de garder la main ? Est-ce ma jalousie ? Ou est-ce ma liberté ?

C'est exactement ce que montre l'histoire d'Ananias et Saphira. Leur problème n'est pas de ne pas avoir tout donné. Leur problème, c'est d'avoir menti. D'avoir voulu acheter une réputation avec un geste qui n'était pas vrai. L'argent devient alors un outil de simulation. À l'inverse, le don vrai a quelque chose de libérateur. Pas parce qu'il paierait Dieu. Pas parce qu'il achèterait une bonne conscience. Mais parce qu'il casse le pouvoir de fascination de l'argent. Donner, c'est dire à l'argent : tu n'es pas mon maître. C'est ce que Jacques Ellul écrit dans son *Éthique de la liberté* : « Vous voulez attaquer la puissance de l'argent dans le monde ? Inutile de faire des théories et des projets de réforme. Donnez votre argent. Vous voulez attester votre liberté à l'égard des puissances ? Inutile d'inventer des actes extraordinaires. Donnez votre

argent. Par ce don, vous faites coup double, vous êtes effectivement libérés de votre argent, et vous brisez pour d'autres le Sacré de l'argent. » Spirituellement, c'est d'une justesse redoutable.

Attention, il faut immédiatement ajouter le garde-fou, sinon on rate l'Évangile : il ne s'agit pas de s'acheter un droit à ne rien faire. Il ne s'agit pas de faire de l'Entraide par chèque interposé. Il ne s'agit pas de verser une contribution pour se dispenser d'aimer réellement son prochain. Car il n'y a aucune proximité qui se crée avec de l'argent. Le prochain à aimer, c'est celui dont on s'approche. Pas celui que l'on tient à distance avec un virement bien propre. Mais donner peut être une thérapie. Une manière de désacraliser ce qui nous fascine. Une façon très concrète d'ouvrir la main au lieu de serrer le poing. Et peut-être même d'entrer dans une autre logique : non plus celle du calcul, mais celle de la bonté. Non plus seulement celle du dû, mais celle de la grâce. Non plus seulement celle du mérite, mais celle d'un amour qui donne plus qu'il ne doit.

3. Notre efficacité : utile, oui ; souveraine, non

Et puis Jésus termine par cette parole choc : « *Les derniers seront les premiers.* » Notre monde, lui, fonctionne au mérite. Plus je travaille, plus j'estime devoir recevoir. Plus je produis, plus je pense valoir. Plus je réussis, plus je me crois légitime. Et, disons-le honnêtement, c'est normal. C'est même le sens de la justice le plus élémentaire, j'allais dire le plus naturel. Nul besoin d'être chrétien pour ressentir cela. Et pourtant, Jésus vient contester ce réflexe-là. Non pas pour abolir toute justice, mais pour empêcher que la valeur d'une personne soit réduite à sa performance. C'est un point capital. Parce que nous voulons tous être efficaces. Dans notre travail. Dans nos engagements. Dans nos relations. Dans l'Église aussi. Nous voulons que cela marche. Et il le faut. L'Évangile n'a jamais été une spiritualisation de l'amateurisme. Mais il y a un piège. Le piège, c'est de devenir efficace en perdant son âme. On peut obtenir un résultat. On peut remplir des temples. On peut atteindre une cible. On peut gérer au cordeau. Très bien. Mais par quels moyens ? Avec quel esprit ? Au prix de quoi ? La question évangélique ne porte pas seulement sur le résultat. Elle porte sur l'esprit qui gouverne le résultat. On peut forcer un peu la main. On peut culpabiliser. On peut flatter. On peut exercer une pression à demi-mot. On peut utiliser une stratégie marketing très fine pour obtenir ce qu'on veut. On peut être efficace. Très efficace, même. Mais qu'avons-nous alors servi ? L'Évangile ? Ou bien une logique de domination plus polie que les autres ? Le problème n'est donc pas l'efficacité. Le problème, c'est l'idolâtrie de l'efficacité.

La vraie question est la même que pour le travail et pour l'argent : qui est le maître ? Est-ce que nous utilisons les outils en les sanctifiant ? Ou bien est-ce que nous finissons par leur obéir ? Sanctifier nos moyens, cela veut dire les soumettre au Royaume. Les détourner de la seule logique du rendement pour les mettre au service de la vie, de la vérité, de la liberté, de la communion. Il ne s'agit pas de fuir les outils modernes. Il ne s'agit pas de mépriser la gestion, la communication, la prévoyance, la stratégie. Il s'agit de refuser qu'ils deviennent souverains. Sinon nous aurons peut-être des dispositifs performants, mais nous n'aurons plus des cœurs libres.

Et au fond, c'est toujours la même tentation : demander au travail de nous donner une identité, demander à l'argent de nous donner la sécurité, demander à l'efficacité de nous donner la légitimité. Trois faux sauveurs. Trois idoles très respectables. Trois manières de perdre son âme en ayant l'air sérieux.

Conclusion

Frères et sœurs, on dit parfois que l'argent n'a pas d'odeur. C'est faux. L'argent a toujours une odeur spirituelle.

Il a l'odeur de la peur quand on l'entasse. Il a l'odeur du calcul quand on le surveille comme un trésor menacé. Il a l'odeur de la domination quand on s'en sert pour tenir les autres. Il a l'odeur de la vanité quand on l'utilise pour paraître.

Mais il peut aussi avoir une autre odeur. L'odeur de la liberté quand on le donne. L'odeur de la confiance quand on le partage. L'odeur de la grâce quand on le sanctifie. L'odeur du Royaume quand il cesse d'être un dieu pour redevenir un serviteur.

Alors, il nous faut peut-être commencer par là : qui est le maître ?

Je vous invite à la prière.

Seigneur, sanctifie notre travail, pour qu'il ne nous dévore pas. Sanctifie notre argent, pour qu'il ne nous possède pas. Sanctifie nos moyens, pour qu'ils ne deviennent pas nos idoles. Libère-nous de la peur de manquer. Libère-nous du besoin de paraître. Libère-nous du calcul qui endurecit le cœur.

Et donne-nous aujourd'hui cette liberté simple et concrète qui ouvre la main, qui desserre le poing, qui remet chaque chose à sa place. Que notre travail serve la vie. Que notre argent serve l'amour. Que nos moyens servent la vérité.

Et qu'au milieu de ce monde fasciné par Mammon, tu fasses de nous non pas des propriétaires inquiets, ni des gestionnaires crispés, ni des croyants honteux, mais un peuple libre, vrai, disponible, capable de dire avec joie à son travail, à son argent et à ses outils : vous êtes utiles, mais vous ne serez jamais nos maîtres.

Amen.